

MARTOR



Title: "La fuite au-delà de moi-même"

Author: Tatiana Covor

How to cite this article: Covor, Tatiana. 2003-2004. "La fuite au-delà de moi-même." *Martor* 8-9: 79-84.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-8-9-2003-2004/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

La fuite au-dela de moi-meme

Tatiana Covor
Italie

Une ancienne collègue d'école, de classe, d'adolescence et d'amour pour la littérature me prie d'écrire «quelque chose» sur moi, «ici», en Occident. De faire des comparaisons. De *me* raconter. D'exprimer des opinions.

Elle me prend à l'improviste. Je crois que nous ne sommes jamais assez préparés à étaler notre vie sur un comptoir. Je ne suis pas préparée pour exprimer des opinions parce que j'ai seulement des pensées, pour la plupart incertaines. Tout de même, ce que j'ai est «à moi». Vrai ou faux, c'est mon point de vue.

Je suis partie du pays en 1976 et je pourrais faire une longue liste des motifs qui m'ont poussé à le faire. Tout le monde à l'époque avait des motifs pour «fuir». On ne fuit jamais un «bien». On fuit un mal. Une crainte. Un mécontentement.

On fuit vers une espérance qui ne pourra être que mieux.

De toute manière, à l'époque, personne ne posait la question : «pourquoi s'est-il enfuit ?» C'était évident. Il n'y avait aucun doute. Ceux qui partaient, qui étaient déjà «de l'autre côté», étaient des chanceux et rien de plus. Si jamais ils revenaient, ils étaient des fous. Et toujours rien de plus.

L'équation était très simple : «il s'est enfuit» ou «il ne s'est pas *encore* enfuit». Ceux qui

étaient de l'autre côté, peu importe. Aucun doute. Ce ne pouvait être que mieux. Et, en principe, c'était comme ça.

Je suis partie à Paris avec un visa pour une consultation médicale, puis, deux mois après, je suis passée en Italie – où j'avais le plus de connaissances, donc plus de chances – et je me suis établie à Rome. J'ai cherché et j'ai trouvé du travail. Vingt-six années se sont écoulées depuis, je me suis adaptée, j'ai trouvé un sens, «j'ai planté quelques racines», j'ai consolidé des amitiés solides. Maintenant, quand je viens à Bucarest, certaines personnes m'appellent «l'Italienne» et me demandent «comment est-ce chez vous ?» Ils admirent mon sac à main ou mes souliers, parfois mes lunettes, et s'étonnent que je puisse encore parler correctement le roumain.

Le «résumé» pourrait s'arrêter ici. Ce serait tout vrai, mais incomplet. Fragile, comme toute vérité exprimée seulement à moitié.

Quelques mois après mon arrivée en Italie, j'ai demandé l'asile politique. Ce n'était pas possible autrement : J'avais déjà la feuille de mon expulsion du pays, j'avais épuisé toutes les sortes de visas et de prolongations. J'avais essayé de gagner encore du temps pour penser : je savais bien que «ma fuite» avait provoqué un choque dans les sentiments, les âmes, les carrières, les positions. Je pourrai me trouver une foule de cir-

constances atténuantes, convaincantes. Peut-être même convaincre.

Ce qui fait que je ne sens ni même maintenant le besoin de me justifier : j'ai fait ce que j'ai cru être le mieux pour moi. Comme il était normal de penser pour chaque jeune de mon âge. Et en définitive à tout âge. Si aujourd'hui j'avais une occasion extrêmement favorable de déménager à Paris ou à Vienne, à Bucarest ou à Budapest, j'y penserais fort bien avant de refuser. Et, en tout cas, l'Italie ne m'aurait pas fermé les frontières, ni ne m'aurait demandé des comptes, ni ne m'aurait déclarée « fugitive ». Tout au plus, elle m'aurait demandé quelle situation fiscale j'aurai choisi. Les amis d'ici ne m'auraient pas envié, ni ne m'en auraient voulu, ni ne m'auraient demandé de leur rendre des comptes. Ils m'auraient seulement demandé mon numéro de téléphone pour que nous nous voyions s'ils passaient aussi par-là.

Avec cela, je veux dire que ce n'est pas ma « fuite » qu'il faut justifier. Avec cela, je veux dire que la situation de la Roumanie était « à l'envers ». Comme si les maisons devaient être construites en commençant par la cheminée. C'est comme si venait d'abord la vieillesse avant l'enfance.

Il fallait défendre d'abord le peuple et ensuite appeler l'ambulance pour le voisin qui avait eu un infarctus. Et qu'importe si l'individu mourait, tant que le peuple dansait heureux de victoire en victoire.

Il fallait d'abord déclarer qu'une vache donnait des centaines de litres de lait par jour et, seulement après, on regardait dans les yeux la vache affamée qui attendait une poignée d'herbe sèche.

La Roumanie n'avait aucun symptôme de normalité. Tout ce qui se passait alors chez nous était anormal. Tout.

D'après moi, toutes les démenes qui dériavaient des situations aberrantes étaient-elles aussi aberrantes mais parfaitement justifiables : que le monde fuyait, que ceux qui restaient enviaient les premiers, que l'on ne pouvait rentrer,

que, étant en occident, si on entendait parler le roumain dans le tram, on tournait le dos pour qu'éventuellement on ne soit pas vu ou reconnu par quelqu'un d'après nos traits somatiques.

Après des années et des années d'Occident, j'aurai alors souvent fait n'importe quoi pour pouvoir parler avec quelqu'un dans ma langue. Il m'est arrivé d'arrêter des gens dans la rue « vous êtes roumain... » et ceux-ci de pâlir et de paniquer : qui j'étais ? Ce que j'avais vu ? Je les ai guettés ? Ce qu'ils avaient dit ?

Pour ne plus bouleverser personne, j'ai appris à m'occuper de mes affaires. Je disparaissais discrètement sans rien demander.

J'ai demandé l'asile politique à Rome, où je me trouvais et j'ai été envoyée à Trieste, où existait un camp pour les réfugiés politiques.

Le camp était situé sur les collines, aux alentours de la ville. Haute clôture, fils barbelés. À l'intérieur du camp, quelques bâtiments aux chambres spartiates, l'administration, la cantine, l'infirmerie. Toutes les nations y étaient rassemblées – Roumains, Hongrois, Bulgares mais aussi des Chiliens de Pinochet et les Grecs des colonels. Un monde mêlé et, s'il faut donner un nom aux choses, peu habitués à l'eau et au savon mais en route sur de grands chemins.

L'occupation principale était de raconter ses rêves éveillés. La mystification à présent de l'avenir : chacun était pressé de devenir quelqu'un. Pas tant pour eux-mêmes que pour faire un pied de nez aux voisins restés à la maison. Qu'ils crèvent de dépit. Ainsi étaient préparés des scénarios mirobolants pour la construction des preuves. On cherchait follement des voitures « dernier cri », on épiait que le propriétaire ne rentre pas par hasard et chacun se photographiait en maître, avec la clef près de la serrure, prêt à partir, comme ça, en voiture, vers l'Amérique tant rêvée. Dans le camp j'ai assisté à des mises en scène minutieuses des situations dignes de n'importe quel *spaghetti western* : quelqu'un avait acheté un revolver en jouet, copie fidèle d'un vrai et une fourrure de je ne sais quel marché aux puces, accessoire pour d'innombrables séries de

visiteur du camp. Les hommes étaient ainsi mobilisés dans des pauses épouvantables, le pistolet levé en l'air, le bras protecteur sur l'épaule recouverte de fourrure de l'épouse qui prenait tout d'un coup l'air de Mata Hari.

Une fois, j'ai essayé de dire que personne ne pourrait croire « cela ». Ils se sont jetés sur moi, tels Thomas l'Incrédule. « Comment ne pas y croire, bon Dieu ? Mais ils ne verront pas la photo ? Parfaite jusqu'au dernier détail ! V'là mademoiselle ! Tout vrai, aucun truc ! Ils seront sur le cul ! »

D'ailleurs, l'occident procédait de la même manière : il laissait constamment sur le cul ce côté du rideau de fer, avec l'image des peupliers dans lesquels mûrissaient les poires et de l'osier qui donnait des grappes de violettes¹. C'était vrai : le monde le croyait. Il croyait n'importe quoi.

Le monde, je crois, avait besoin d'une espérance quelconque.

En occident, le savon « Luxe » se trouvait partout. C'était vrai. D'entre tous, il était aussi le meilleur marché.

Les cigarettes « Kent » se trouvaient sans problème, à condition de le vouloir. Précision : ici, personne ne les fumait.

Les jeans... les vendeurs nous courraient après. C'était comme ça. A la condition d'avoir de l'argent.

La chose que j'ai appris le plus vite est que personne ne voulait être convaincu de rien. On gaspille de l'énergie inutilement. Chacun veut assumer ses propres erreurs. A juste titre. Et cela s'appelle « liberté ».

Rester en Occident signifiait, au début, une infinie lutte bureaucratique. Au moment où on avait l'impression de toucher au but, il fallait tout recommencer : la carte de séjour, à

l'époque, expirait chaque année, de même que le permis de travail... Ce droit de travail ne t'était pas accordé si tu n'avais pas la carte de séjour, mais pour obtenir celle-ci, le permis de travail était indispensable...

Pour moi le calvaire a duré dix années et a pris fin quand j'ai obtenu la citoyenneté. Dans un bureau quelconque, devant un fonctionnaire quelconque, devant un témoin quelconque et devant un décret signé par le président du pays, Pertini. Il fallait seulement prêter serment de fidélité devant le drapeau italien.

J'ai prêté serment. Avec la voix coupée d'émotion parce que pour moi il ne s'agissait pas d'une simple formalité. J'étais réellement convaincue que, dès lors, j'avais deux nations que je pouvais nommer « chez moi » et j'étais, je suis, profondément reconnaissante envers celle qui m'avait adoptée et m'avait donné la possibilité de me mettre à l'épreuve.

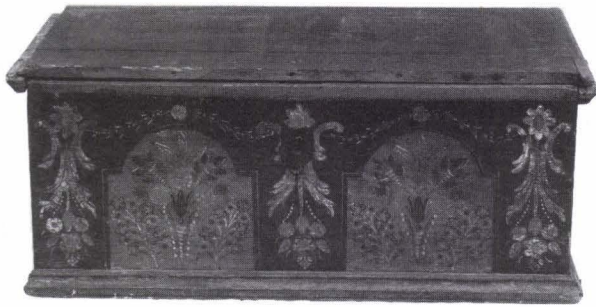
A Bucarest, à la fin de la faculté, l'Etat nous répartissait et j'ai été envoyé quelque part dans la région de Iași. Papa avait fait les « sorcelleries » de routine, celles que faisaient tous les parents, et a obtenu la *négation*² qui m'avait permis de rester à Bucarest dans une entreprise de commerce extérieur. Une privilégiée. Six mois. Ce fut toute mon expérience professionnelle en Roumanie. Après cela, je suis partie.

Après 1989, j'ai suivi les événements peut-être avec plus d'attention que ceux qui les vivaient directement. Pourquoi ? Parce que j'avais toute ma famille en Roumanie et parce que c'est plus angoissant qu'on puisse s'imaginer d'être loin, de « ne pas savoir » et, surtout, de ne rien pouvoir faire.

J'ai lu, j'ai vu, j'ai parlé, j'ai demandé. J'ai voulu savoir. J'ai fait le peu que je pouvais faire de loin.

1 Allusion à l'adage roumain : «când va face plopul pere și răchita micșunele» (quand le peuplier fera des poires et l'osier des violettes) qui correspond au français «quand les poules auront des dents» (note des traducteurs).

2 En Roumanie, à l'époque, après les études supérieures, l'Etat assurait un poste à chaque étudiant où il était obligatoire de rester au moins trois ans. La négation était l'approbation du ministère qui permettait de quitter ce poste avant le délai.



J'avoue qu'une des phrases les plus hostiles, les plus vexantes, les plus douloureuses et je crois les plus injustes à l'égard des Roumains «enfuis» était celle que je lisais de temps en temps dans les journaux : «à l'époque où étiez-vous ? Vous mangiez du caviar et buviez du champagne !»

Moi, personnellement, je ne faisais pas cela et je ne crois pas que je me trompe de trop en affirmant que ni même les autres Roumains de l'étranger considéraient cela comme action fondamentale de leur existence en Occident.

Un motif pratique ? Le caviar ici a un coût exorbitant. Peu de monde peut se le permettre. En ce qui concerne le champagne, c'est vrai : à des occasions spéciales, ici aussi on ouvre une bouteille.

Peut-être serait-il plus utile que les Roumains de l'étranger soient considérés comme porteurs «d'autres» expériences utiles pour le pays. Difficile de comprendre une impulsion si rancunière. Comme il m'est aussi terriblement difficile de comprendre ce que peut signifier la phrase «nous ne vendons pas notre pays»³.

En Italie, il y a une région, la Toscane, où on produit le vin de Chianti, qui est nommée ironiquement «Chiantishire» : des milliers d'Anglais ont acheté des maisons et des terrains dans cette région merveilleuse. La Toscane est une des régions les plus riches de l'Italie. A cette richesse, sans doute, contribue de manière substantielle l'argent de ces Anglais qui viennent, restent, dépensent. Ils ont un administrateur qui s'occupe de la maison quand ils sont absents, un jardinier, une femme de ménage, parfois une cuisinière, une baby-sitter... Des personnes du «patelin» qui ne sont pas apportées d'Angleterre...

De plus, jusqu'à présent, je n'ai vu écrit dans aucun journal qu'un Anglais aurait fui en emportant avec lui des valises pleines de terre italienne...

En Occident, j'ai compris assez vite qu'on peut avancer plus rapidement, dans sa fonction et la rémunération, si on change souvent de travail. J'en suis à ma septième entreprise et je n'ai dépendu à aucun moment, du point de vue économique, de qui que ce soit.

Je peux dire, en étant sûre de ne pas être contredite, que le chemin que j'ai parcouru, je l'ai parcouru toute seule. Personne ne m'a aidé. J'ai une chance : j'ai la patience d'étudier, pour apprendre ce que je ne sais pas. Et une qualité : je suis curieuse, donc disposée à écouter longtemps ceux qui m'entourent pour comprendre les motifs des différents points de vue. Ou me convaincre de leur justesse. Quand je finis ces analyses, je prends une décision. Je peux tout au plus me tromper. Cela s'est déjà passé. Mes journées de travail n'ont jamais eu un programme. Je savais quand je commençais. Mais l'heure de la sortie était beaucoup plus incertaine...

Points positifs : je suis arrivée relativement loin par rapport à mon point de départ. J'habite

3. Slogan scandé au début des années 90 par l'ancienne classe ouvrière, encore influencée par la pensée nationale communiste, qui refusait de voir leurs entreprises rachetées par des investisseurs étrangers.

à Rome. J'ai une maison à moi. Je peux me permettre pas mal de choses. J'ai beaucoup de vrais amis.

Points négatifs : je n'ai pas eu assez de temps pour former une vraie famille. Je n'ai pas d'enfants. Quand je suis enrhumée, je paie quelqu'un pour passer à la pharmacie pour m'acheter de l'aspirine : les amis sont trop éparpillés dans toute la ville, voir dans tout le pays, pour pouvoir leur demander une aide qui bouleversera leur routine identique à la mienne : planifiée, renfermée, chronométrée.

L'Occident est une centrifugeuse dans laquelle, soit on tourne, soit on est expulsé vers les côtés.

Nous, tous les fugitifs, avons eu le même parcours positif. Mais j'ai vu se détériorer beaucoup de mariages mixtes faits dans l'idée «attends que j'arrive en Italie après quoi nous verrons...» Nos filles avaient raison : en définitive, pourquoi pas ? C'était plus compliqué quand il y avait aussi des enfants, c'est-à-dire presque toujours. Il y a toute une génération d'enfants malheureux issus des couples unis par le hasard, l'inconscience ou l'ignorance. Rarement par sentiments.

J'ai connu plusieurs personnes qui ne pourront jamais s'adapter à la forte sollicitation de la «compétition», le fondement même de l'occident. Malheureux, déracinés, stressés, déséquilibrés, ils ne trouvent plus leur place nulle part : ni ici, ni chez eux. Un numéro de funambule psychique dangereux sur la corde du rideau de fer. En tout cas, chacun à une histoire, un parcours, une réussite, un échec. En commun, nous avons tous des attaches que nous gardons en secret et qui nous lient en continu au «pays». Qu'importe le nombre d'années de notre présence ici. D'habitude, tous ces chagrins se traduisent par des «rêves» sans importance : une *savarinã*... Un salami de Sibiu... Des œufs de carpe (à l'ognon !)... Des *covrigi*⁴ de Buzău... Un «vrai» borch. Ou le son d'une vieille romance qui

apporte Dieu sait quelle image de bonheur ou de douleur devant nos yeux fermés.

Différences... Ici le café se boit d'un trait, debout, au bar, et non pas paisiblement, avec la causette et le *Taifas*⁵ incorporés. Les spaghettis s'enroulent instinctivement même autour de la fourchette d'un nouveau-né, ne se sucent pas avec du bruit ni n'éclaboussent de sauce tomate.

Les maîtresses de maison coupent le persil avec des ciseaux, elles ne le hachent pas sur une planche en bois. Les pâtes ont des centaines de formes qui, chacune, s'accordent avec une sorte de condiment et la pizza... ne ressemble pas à celle de Pizza Hut.

Ici, à part les mots, la communication connaît des formes des plus variées : la mimique, les mouvements du corps, la modulation de la voie, les gestes...

Ici les gens vivent au cœur de l'art, avec la même nonchalance avec laquelle ils passent le couloir de leur maison et, souvent, avec la même attention.

Chaque matin quand je traverse *Piazza Colonna* pour entrer au bureau, je regarde le sommet de l'obélisque découvert par les premiers rayons du soleil, comme un vrai miracle. Et c'est cela même en effet.

Quand je sors du bureau, j'ai encore l'impression – comme il y a dix ou vingt ans – que je suis en vacances. Et cela, chaque jour. Je regarde les nuances d'orange des couchés de soleil à Rome de la même manière qu'au premier jour : étonnée.

Les Italiens sont des individualistes. Dans les deux sens : et bon et mauvais.

L'Italie est l'endroit, unique au monde, je suppose, où j'ai entendu parler d'un corbillard volé avec son mort.

Les Italiens sont regardés par les Européens (et seulement eux ?) comme des élèves oisifs, les cigales de La Fontaine. A leur tour, les Italiens regardent l'efficacité des peuples nordiques comme un gaspillage d'énergie tout à fait inu-

4. Craquelins rond.

5. Bavardage, causerie

tile : pourquoi courir si on peut obtenir la même chose, avec des excellents résultats, au dernier moment ? Oui... Sauf qu'ils oublient un élément fondamental : on a besoin de leur fantaisie pour pouvoir faire, constamment, ces «merveilles». Presque toujours les Italiens font les choses mieux, meilleures et plus jolies que les autres. Seulement au dernier moment.

Peuple cordial. Vaillant. Heureux de vivre.

Pour moi, l'Italie est une surprise sans fin. Mais cela ne veut pas dire que je me sentirai Italienne.

Je vis comme tous mes amis Italiens. Je fais des choses que tout le monde fait. Je me suis appropriée tout ce qu'il fallait que je m'approprie pour ne pas me sentir comme un corps étranger, que je ne me sente pas en exil, ni en pays «étranger». Cela tient, je crois, du propre instinct de conservation : il faut planter des racines «quelque part».

Mes chromosomes gardent en eux le goût des légumes saumurés et des beignets à la crème fraîche, je reconnais à la première brise l'odeur de la *belle de nuit* et je sais, sans y penser, combien de temps il faut attendre pour boire le café turc sans que le marc ne te remplisse la bouche.

Défauts...

Les Italiens me tapent sur les nerfs avec leur tendance au «sacrifice». Rien de réel : seulement un léger symptôme de masochisme verbal.

Nos Roumains, en échange, ont un certain syndrome de culpabilité. On leur dit «aujourd'hui il pleut» et ils font un bond «mais je t'ai déjà dit que...» Et ils commencent une longue

série d'accusations et de défenses «d'office». Vraiment, quelqu'un les aurait accusés d'être responsable de la météo ?

Je me demande si ce trait est dû, lui aussi, au régime passé, en tout culpabilisant, ou si, purement et simplement, il est une caractéristique autochtone héritée des Daces.

Rome... Bucarest...

Quand je marchais par «ici» pour me trouver une maison, en réalité je cherchais «un jardin avec un bout de maison». Je l'ai trouvé : le coup de foudre. Mais celui qui dit que l'amour est aveugle à raison : Je ne voyais ni les chambres peintes en rouge comme les lupanars de Pompéi, ni la cuisine délabrée ou la salle de bain à la mosaïque bon marché ébréchée. Ni le plancher troué et le couloir aux tuyaux marron foncé. Et encore moins le jardin en ruine.

Je ne voyais rien de tout cela.

Pour moi, c'était l'endroit où j'allais planter et soigner mes racines.

Maintenant la maison a changée. Les fenêtres donnent toutes sur le jardin. J'aime regarder par la fenêtre quand je me réveille. Le lilas... Les touffes des arbustes aux petites boules rouges... Les hortensias roses... Les petites têtes du muguet au milieu des feuilles... Les *boules de neiges* qui, au printemps, ploient sous trop de fleurs...

Des fleurs comme «chez moi».

Pour qu'ici soit aussi «chez moi»...

Traduit par Petre Popovăț et Thomas Hott

